HOFMANN Susanne et Melisa CABRAPAN DUARTE (dir.),
*Género, sexualidades y mercados sexuales en sitios
extractivos de América Latina*

Juliette Danfakha

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jsa/18813>

DOI : 10.4000/jsa.18813

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2020

Pagination : 312-318

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Juliette Danfakha, « HOFMANN Susanne et Melisa CABRAPAN DUARTE (dir.), *Género, sexualidades y mercados sexuales en sitios extractivos de América Latina* », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 106-2 | 2020, mis en ligne le 30 décembre 2020, consulté le 16 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/18813> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.18813>

Ce document a été généré automatiquement le 16 septembre 2022.

Tous droits réservés

HOFMANN Susanne et Melisa CABRAPAN DUARTE (dir.), *Género, sexualidades y mercados sexuales en sitios extractivos de América Latina*

Juliette Danfakha

RÉFÉRENCE

HOFMANN Susanne et Melisa CABRAPAN DUARTE (dir.), *Género, sexualidades y mercados sexuales en sitios extractivos de América Latina*, Universidad Nacional Autónoma de México, Centro de Investigaciones y Estudios de Género, México, 2019, 667 p., bibliogr., ill. (en noir et blanc), cartes, tabl.

- 1 De la Patagonie argentine à Tijuana, en passant par l'Amazonie et les terres andines, l'objet de recherche de *Género, sexualidades y mercados sexuales en sitios extractivos de América Latina* est pour le moins original, puisqu'il s'agit de croiser les thématiques d'économie et de biologie avec celle du genre, le tout à travers une approche ethnographique et décoloniale. Deux jeunes chercheuses sont à l'origine de ce recueil de textes. Susanne Hofmann est spécialiste des questions de genre et des migrations en Amérique. Elle a d'abord travaillé à la frontière nord du Mexique et s'intéresse à l'extraction dans le sud globalisé. Melisa Cabrapan Duarte est pour sa part doctorante à la faculté de sciences et de lettres de l'université de Buenos Aires. Elle s'est d'abord consacrée à l'étude de la prostitution et des trajectoires de femmes centraméricaines et caribéennes au nord de la Patagonie, avant de se pencher plus avant sur le domaine de l'extraction pétrolière. L'influence de Judith Butler transparaît clairement dans ses écrits.
- 2 Le point d'ancrage de la réflexion des auteures est la dichotomie entre nature et culture, au fondement de la discipline anthropologique. Dans la mesure où les

ressources dites « naturelles » et les facteurs sociaux sont imbriqués, l'approche qu'elles privilégient sera celle d'une écologie politique, comprenant les interactions entre les êtres vivants dans un cadre économique politisé. Elles entreprennent l'analyse de mesures progressistes mises en place en Amérique latine, au prisme d'une notion inspirée des travaux d'Eduardo Gudynas : le néo-extractivisme¹. Ce néologisme se base sur le constat que divers gouvernements se voulant progressistes poursuivent, voire amplifient, des activités extractives, alors que celles-ci ne bénéficient pas nécessairement aux populations marginalisées pour lesquelles ils disent œuvrer. Au nom du respect porté aux peuples indigènes, l'Équateur, le Pérou et la Bolivie ont même intégré le concept quechua du *sumak kawsay* (*suma qamaña* en aymara) dans leur constitution. Or cette expression comporte une dimension d'épanouissement spirituel en symbiose avec le territoire, de réciprocité communautaire et de démocratie, qui s'oppose à la conception occidentale du développement. Les auteures constatent en outre que, dans ce paradigme, les femmes sont en permanence ramenées à la « nature ». La rhétorique employée laisse penser qu'à l'instar de l'environnement, elles seraient condamnées à être exploitées ou protégées. Susan Hoffman et Melisa Duarte Capraban déplorent que certaines branches du féminisme, comme l'écoféminisme, abondent en ce sens réductionniste, déniaient aux actrices leur agentivité. À partir de ce positionnement critique, elles déconstruisent ensuite le *topos* de la « malédiction des ressources », selon lequel plus une terre dispose de ressources naturelles, plus la population devient pauvre via sa colonisation et l'appropriation capitaliste subséquente des richesses. Là encore, cette vision déterministe de l'Amérique latine ne prend pas en compte les particularités des situations de chaque pays, et simplifie une réalité bien plus complexe. De surcroît, dans les sites d'extraction, la femme est habituellement conçue comme prostituée ou, au mieux, absente. L'image de l'ouvrier affrontant ce travail pénible s'est développé dans les discours socialistes dès la première période de l'industrialisation, incarnant par là même une sorte de virilité populaire. L'homme est associé à la machine, en position active, ce qui renforce en parallèle la construction d'une image de la femme passive. Dès lors, l'enjeu de cet ouvrage est d'essayer de comprendre la signification des activités extractives pour les femmes pauvres et leurs communautés, ainsi que de mettre en lumière les cultures et les pratiques qui promeuvent, dans ce contexte, les inégalités de genre et diverses formes de domination. Cet état des lieux donne naissance à deux axes de recherche : le premier porte sur la performativité du genre induit par les mobilités et les conflits suscités par la néo-extraction, tandis que le second se penchera sur les économies du marché du sexe.

- 3 L'article de Natalia García Bonet offre une stimulante entrée en matière au premier volet de ces études. À travers l'analyse de récits biographiques, l'auteure cherche à comprendre comment les dirigeantes communautaires et leaders indigènes pemón ont été amenées à se placer du côté de l'État-nation vénézuélien, tandis que les hommes s'y opposent par leur activité minière illégale dans la région aurifère de la Gran Sabana. Plutôt que de risquer leur vie dans un négoce aussi aléatoire que celui de l'or, les femmes pemón interrogées promeuvent le travail salarié « stable » en tant que fonctionnaire d'État, et les cheffes, à l'inverse de leurs homologues masculins font bien souvent littéralement corps avec la cause écologique (Agrawal 2005). L'orpaillage jouit d'une représentation fortement liée à la masculinité, tandis que le labeur féminin y est cantonné à la prostitution. Ainsi, l'homme serait la force de travail productive et la femme la force de travail reproductive (Lahiri-Dutt 2012). Cette dichotomie,

encouragée par la rhétorique chaviste dans les communautés autochtones, conforte l'image de la femme comme incarnation du foyer, de la terre et, par extension, du territoire national, l'homme étant celui qui l'exploite. Toutefois, force est de constater qu'une partie non négligeable des familles pemón migrent entre leurs terres agricoles et la mine en saison sèche, ce qui prouve que, dans la pratique, les économies ne s'opposent pas en termes genrés, mais au contraire se combinent.

- 4 Cristina Cielo et Nancy Carrión Sarzosa, montrent ensuite l'importance de l'attachement affectif des femmes zápara d'Équateur à leurs territoires. Elles ont été dépossédées de leurs terres, de leurs pratiques de soins et de leur rapport aux non-humains dans le cadre des activités pétrolières de l'industrie équatorienne PetroAmazonas. Toutefois, les « villes du millénaire » auxquelles ces populations sont désormais assignées scellent leur aliénation à la planification économique gouvernementale.
- 5 Le chapitre de Lisset Coba est quant à lui issu d'un travail ethnographique de longue haleine dans la ville de Puyo, en Équateur. Partant du constat du peu de cas fait aux femmes kichwa dans les discussions publiques autour du projet pétrolier, son étude prend pour focale l'unique champ d'expertise leur étant dévolu : le rêve. À contre-courant de la traditionnelle approche freudienne ne voyant dans le songe qu'une simple échappatoire de l'inconscient, l'auteure défend sa démarche résolument dialectique. En effet, les récits de rêve de trois femmes en kichwa montrent que leur maîtrise de l'interprétation de l'univers onirique peut s'avérer cruciale dans le choix des actions politiques. Ce savoir a notamment permis à plusieurs de ces *sinchi warmis*, « femmes fortes », d'encourager leur peuple à la confrontation physique avec les autorités étatiques, car elles en avaient prévu l'issue victorieuse. Au-delà de la diversité des définitions du *sumak kawsay* qu'elle recueille, Lisset Coba met ainsi au jour la position très active de ces femmes au sein d'organismes « plurinationalo-ethniques » permettant aux peuples autochtones amazoniens de la région du Pastaza de faire reconnaître leurs propriétés foncières.
- 6 L'enquête menée en 2014 par Daniela Aguirre Torres combine ingénieusement une analyse poussée des mécanismes d'identification à des données quantitatives sur l'industrie extractive. À travers une démarche comparative, elle démontre que l'orpaillage et la récolte de bois d'encens au sein de cinq communautés de la municipalité (*municipio*) bolivienne d'Apolo sont à la fois le produit et le résultat de représentations genrées. Si deux d'entre elles se considèrent paysannes (*campesinas*), et les trois autres autochtones (*indígenas*), les tâches attribuées au masculin et au féminin diffèrent aussi fortement en fonction de l'histoire particulière de chaque groupe, de leur distance aux sites d'extraction et des générations.
- 7 Camilo León Castro constate aussi que les identités sont structurées par les conditions économiques. En effet, les déplacements de populations induits par la création d'une mine de cuivre à Tintaya, dans la région de Cuzco au Pérou, n'a pas seulement des conséquences en fonction du genre, mais aussi en fonction de l'âge. Dans les années 1980, la communauté rurale de Tintaya a été dépossédée de ses terres suite à la mise en œuvre de l'exploitation, initialement par une compagnie d'État. Après s'être installée dans le nouveau village de Tintaya Marquiri qu'elle a elle-même reconstruit, la communauté a revendiqué le droit d'être relogée, jusque dans les années 2000. Le nouveau concessionnaire britannico-australien Billinton, en association avec des ONG, a alors offert aux familles de venir vivre dans trois nouveaux villages éloignés d'une à

trois heures de marche de Tintaya Marquiri. Toutefois, il ne s'agissait que de baraquements, dépourvus de services sanitaires et éducatifs. Les enfants sont donc en majorité restés à Tintaya Marquiri avec leurs pères, pour continuer leur scolarité, tandis que leurs mères sont allées s'installer sur le nouveau territoire octroyé, pratiquant l'agriculture comme elles le faisaient jadis. On s'aperçoit dès lors que les jeunes filles restées à Tintaya Marquiri reçoivent un meilleur accès aux programmes sociaux de l'État et aux études, ce qui permet à l'auteur de conclure qu'elles seront plus à même d'améliorer leur situation économique que ne le sont leurs aînées.

- 8 Elizabeth López Canelas parachève ce premier volet en s'attachant à comprendre les conditions de la féminisation du travail au Cerro Rico de Potosi. Les coopératives minières qui exploitent actuellement le célèbre gisement bolivien emploient plus de deux cents femmes qui ont pour mission de protéger des intrus l'entrée des galeries et de surveiller les dépôts où les mineurs entreposent leur matériel ; elles répriment aussi les jeunes nouvelles recrues qui flirtent avec les ouvriers. Méprisées par l'ensemble de leurs collègues masculins, surexposées au risque d'agression sexuelle, elles s'enorgueillissent malgré tout de supporter des conditions de vie quasiment inhumaines. Elles sont toutes mères célibataires, pauvres, indigènes et ont fait peu d'études, ce qui les empêche de demander justice face aux nombreux abus dont elles sont victimes. En première ligne face aux conséquences délétères de l'extraction minière, le corps même des travailleuses est réduit à l'esclavage. Au prisme du concept de « nécropolitique » d'Achille Mbembe (2011), l'auteure mobilise, en plus de sa propre enquête ethnographique, des sources historiques et des études indépendantes de bon aloi (typologie de l'ONG Censat, archives de la Federación Nacional de Cooperativas Mineras, etc.).
- 9 La seconde partie de ce recueil est consacrée aux marchés du sexe à proprement parler. Melisa Cabrapan Duarte établit d'emblée un distinguo avec le « commerce du sexe ». Alors que le commerce du sexe désigne la vente ou l'achat d'une relation sexuelle ou érotique, les marchés du sexe comprennent l'ensemble de l'économie découlant des conventions genrées dans les espaces masculinisés. À partir des données de son enquête en Patagonie argentine, elle montre dans un premier temps que le climat social délétère à Ricón de los Sauces après l'implantation de puits de pétrole en 1971 est surtout dû au fait que l'entreprise d'État n'y a pas mené de programme social. À la différence d'autres villes au profil similaire, Ricón de los Sauces pâtit d'une réputation de lupanar, occultant sous une supposée traite humaine la réalité de femmes parvenues à s'épanouir socialement et économiquement via le marché du sexe. Transgenres ou cisgenre, les « filles de la nuit » d'il y a vingt ans forment aujourd'hui une élite de notables. Leur parcours et les récits des clients mettent en scène le caractère « sexo-affectif » de leur relation économique : outre les histoires d'amour aboutissant parfois au mariage, les relations de solidarité entre les professionnelles de l'érotisme et leurs clients dévoilent la sensibilité profonde de relations réprouvées par la morale.
- 10 Le chapitre d'Adriana Piscitelli prend ces conclusions relativement à contrepied. L'anthropologue montre en effet que, même s'il y avait déjà un climat érotique présent lors de la construction du barrage d'Altamira en Amazonie brésilienne, le cas d'une adolescente enlevée pour la traite sexuelle a réactivé les débats sur les méfaits du chantier. Cet événement a permis d'apporter des concepts et un langage à une société rurale fragmentée, revendiquant désormais ses droits bafoués de manière plus large.

- 11 Ruth Goldstein signe ensuite un remarquable chapitre s'interrogeant sur la question du consentement. Dans la région du Madre de Dios, au Pérou, les prostituées parlant quechua ne se considèrent plus comme amérindiennes : les Indiens, arguent-elles en faisant référence aux groupes amazoniens, « n'existent que dans la forêt ». Les femmes transgenres, quant à elles, voient dans cette activité une manière de se « sentir femme ». Les différents témoignages de travailleuses du sexe de la mine aurifère installée en territoire indigène mettent ainsi en exergue le jeu de la distribution du pouvoir dans une économie globalisée. Le genre féminin, les carnations foncées et les ethnies autochtones sont effectivement des traits dévalorisés, ce qui induit chez les femmes autochtones un dégoût de leur identité. Travailler en ville devient alors pour elles une opportunité de s'en extraire, de se détacher d'un groupe stigmatisé. Recherché par les proxénètes, craint par les élites, le métissage se conçoit comme une aberration sociale. De surcroît, les femmes indigènes prostituées bien établies n'hésitent pas à prostituer les nouvelles arrivantes, ce qui incite Ruth Goldstein à nous mettre en garde contre la tentation d'interpréter leur parcours sous un prisme victimaire. En effet, dans le Madre de Dios, hommes et femmes « trafiquent » d'autres femmes, sans que l'on sache à quel segment du capitalisme mondial il faut en imputer la responsabilité. De fait, la traite des personnes ne se limite pas à la sexualité : en dépossédant les peuples autochtones de leurs terres, l'œuvre colonisatrice suit son cours à travers leur corps dans les mines. En un sens, le consentement de leurs ascendants autochtones étant bafoué depuis des siècles, quand les femmes natives cisgenre ou transgenre choisissent une vie de prostituée, elles se donnent aussi l'opportunité de s'affranchir de carcans genrés par l'acquisition d'une plus grande indépendance économique dans un monde patriarcal. S'inscrivant dans une démarche engagée de féminisme indigéniste *queer*, ce chapitre offre de nouvelles pistes permettant d'évaluer de manière plus éclairée les niveaux de consentement.
- 12 Suivant cette lignée de réflexion plus générale, le chapitre de Martha Cecilia Ruiz contextualise les textes précédents par une réflexion sur la thématique commune des activités d'extraction soutenues par des gouvernements latino-américains se déclarant de gauche au sein d'une économie mondiale néolibérale. De fait, en dépit du regain de politisation des débats, la logique de développement capitaliste reste la même. Constatant que le biais de la marchandisation s'étend à toutes les sphères de la société, y compris l'intime, l'auteure considère que les marchés du sexe doivent être appréhendés à la lumière de réseaux globalisés. Sur le terrain, cette intégration est illustrée par les parcours des travailleuses migrantes. En Équateur par exemple, les flux de migration des travailleuses du sexe se calquent sur celui des mineurs. Les dirigeants des mines cherchant des Péruviennes et des Colombiennes, considérées plus dociles que les filles locales. Un nouveau courant, se voulant plus humaniste, cherche à « protéger » les « victimes » de cette sexualité déviante, au lieu de les « autarciser ». Ce faisant, les vécus des femmes continuent d'être subordonnés aux impératifs moraux des institutions.
- 13 Une réflexion de Susan Hofmann quant à la manière de décoloniser les discours sur la traite des personnes et le féminisme clôt l'ouvrage. Le legs théorique de Rosalva Aída Hernández Castillo (2014) se fait ici fortement sentir, n'occultant en rien d'heureuses influences de la pensée décoloniale afro-descendante. De fait, l'auteure conclut que le discours anti-traite sert bien souvent de prétexte aux États pour contrôler leurs marges. Or, ceux d'Amérique latine ont tendance à culturaliser la violence de genre en

usant du prétexte indigène, afin de mieux masquer ses véritables ressorts socio-économiques. Les États-nations modernes étant intrinsèquement masculinistes (Kreisky 1992), reconnaître notre propre ethnocentrisme et s'attacher à mieux comprendre les idées issues des cosmovisions amérindiennes serait ainsi le préalable pour ne plus envisager le genre et les rapports de domination depuis une perspective individualiste, mais comme la somme d'expériences multiples.

- 14 Au fil du livre affleure la construction d'un nouveau cadre théorique pour les études sur les marchés du sexe en Amérique latine. Susan Hoffman et Melisa Duarte Capraban nous offrent des textes rafraichissants, aux problématisations inédites. Parfois, l'ensemble paraît certes manquer un peu de cohérence interne, mais cela est certainement imputable à l'inexistence d'un véritable champ d'études constitué dans le domaine. L'ouvrage a par ailleurs le mérite de présenter un vaste échantillon de situations régionales, même si cette diversité ne masque pas le manque d'une réflexion sur le recours à une opposition constante et parfois peu nuancées entre cultures amérindiennes et occidentales. Ce recueil n'en constitue pas moins une contribution importante à l'étude des imbrications entre genre, sexualité et extractivisme capitaliste en Amérique latine.

BIBLIOGRAPHIE

AGRAWAL Arun

2005 « Environmentality: community, intimate government, and the making of environmental subjects in Kumaon, India », *Current anthropology*, 46 (2), p. 61-190.

GUDYNAS Eduardo

2012 « Estado compensador y nuevos extractivismos. Las ambivalencias del progresismo sudamericano », *Nueva Sociedad*, 237, p. 128-146.

HERNANDEZ CASTILLO Aída

2014 « Algunos aprendizajes en el difícil reto de descolonizar el feminismo », in Mária Millán (dir.), *Más allá del feminismo: caminos para andar*, Red de Feminismos Descoloniales, México, p. 183-212.

KREISKY Eva

1992 « Der Staat als "Männerbund": Der Versuch einer feministischen Staatssicht », in Elke Biester (dir.), *Staat aus feministischer Sicht. Dokumentation des Workshops der ad-hoc Gruppe "Politik und Geschlecht" in der deutschen Vereinigung für politische Wissenschaft anlässlich des 18. wissenschaftlichen Kongresses im Oktober 1991*, Arbeitskreis Politik und Geschlecht, Berlin, p. 53-62.

LAHIRI-DUTT Kuntala

2012 « Digging women: towards a new agenda for feminist critiques of mining », *Gender, Place & Culture*, 19 (2), p. 193-212.

MBEMBE Achille

2011 *Necropolítica* seguido de *Sobre el gobierno privado indirecto*, traduit du français par Elisabeth Falomir Archambault, Barcelone, Melusina.

NOTES

1. Voir Gudynas (2012).

AUTEURS

JULIETTE DANFAKHA

Doctorante université Paris Nanterre